



Gabrielle et son fiancé prirent chacun un bras de la pauvre femme.
(Page 101.)

rée par ces paroles indignes. C'est bas, c'est vil ce que vous dites là !

— Allez toujours prier pour votre patrie, mais moi je sais bien qui de nous choisit le bon chemin.

Sur cette dernière boutade, Flore partit.

— Comment est-il possible, se dit Gabrielle, confondue par tant de bassesse, de tomber si bas ; elle était cependant une fille honnête quand je l'ai connue autrefois. Ou me serais-je déjà trompée alors sur son compte ?

Gaby ne soupçonna guère qu'en des circonstances bien différentes elle retrouverait Flore sur son chemin, plus tard.

Elle rentra à Bruxelles, triste et abattue.

Un mouvement militaire intense emplissait la ville. Les bruits les plus fantaisistes circulaient : les Français seraient à Tournai et à Ath ; la gare de Mons était en feu. Le Kronprinz était fait prisonnier. Vingt mille Anglais avaient débarqués. Un officier allemand en reconnaissance des soins que lui avait donnés une infirmière belge avait conseillé à cette dernière de quitter la ville en hâte, parce que la Kommandantur aurait décidé de détruire la capitale. Toutes gares, le palais royal, le palais de justice, la colonne du Congrès, l'hôtel de ville, tout était miné ; une étincelle et rien ne subsisterait. La Reine était gravement malade....

Bon nombre de gens croyaient, dur comme fer, que toutes ces blagues étaient absolument vraies.

Plus tard, la nouvelle se répandit que le bourgmestre Max avait été arrêté et envoyé en Allemagne. La haine fermentait....

Des trains, remplis de blessés, passaient constamment. La Croix-Rouge belge ne pouvait plus soigner les blessés et le gouverneur militaire, le baron von Luttwitz, ordonna d'évacuer tous les blessés belges et allemands dans les lazarets allemands, installés à l'avenue de la Couronne, au Palais de l'Académie, dans l'hôpital de Schaerbeek et dans la caserne Baudouin. Les mutilés belges, qui ne seraient plus en état de prendre les armes, ne seraient pas faits prisonniers.

Gabrielle lut également cette proclamation et jura que son blessé, bien qu'en état de se battre encore, leur échapperait à tous prix. Une femme aimant son pays et voulant faire son devoir, se dit-elle, est plus forte que le baron von Luttwitz lui-même, tout gouverneur qu'il soit.

Tout à coup, la rumeur des foules fut interrompue par des coups répétés d'artillerie lourde. Leur voix formidable ébranlait la ville.

Tout le monde sut de suite ce que cela voulait dire : Anvers, la dernière des places fortifiées, était assiégé.

Et Gabrielle pria avec ferveur pour que Dieu lui laisse le temps de reconduire son fiancé à l'armée belge.

* * *

Ce fut le 28 septembre qu'un monstrueux obus de 480, brisant les voûtes du fort de Waelhem, donna le signal du déclanchement de la ruée sur la métropole de la Belgique, le port d'Anvers, si longtemps convoité par les Transrhénans.

Ses forts avaient été construits pour résister au feu de canons du calibre de 210, et ses meilleures pièces portaient à 12 km.; les Allemands tiraient à 15 km.

De par sa situation stratégique, Anvers allait devenir une place sans issue pour l'évacuation des troupes. C'est avec cette disproportion de force que la lutte s'engagea. Ceux qui proclamaient « Anvers imprenable » durent, après quelques heures de bombardement, abandonner leurs illusions. Les forts de Waelhem et de Wavre-Sainte-Catherine, deux solides piliers du secteur compris entre la Dyle et la Nèthe, furent dès le premier jour marqués du signe de mort.

Les Allemands, conscients de leur supériorité, continuèrent à déverser des tonnes de projectiles sur les ouvrages du 3^{me} secteur. Le 29 septembre, le 4^{me} secteur fut attaqué. Mais nos vaillantes troupes, ensevelies sous les décombres, trouvèrent encore à l'heure de l'assaut l'énergie de résister. Partout, dans la journée du 30, les attaques d'infanterie ennemie furent repoussées. Une tentative allemande à forcer l'Escaut vers Termonde échoua piteusement. Ce n'est que le 2 octobre que la défense du 3^{me} secteur fut reportée derrière la Nèthe, tous les ouvrages ayant été réduits au silence.

Le 4 octobre, le fort de Kessel est détruit; la pression d'infanterie s'accroît, sans toutefois, malgré ses assauts, parvenir à franchir la Nèthe.

La nuit, les fusiliers-marins britanniques vinrent relever notre première brigade.

Le lendemain, trois régiments allemands passèrent la Nèthe à Lierre. La situation des troupes gardant le 3^{me} secteur, allant de Waelhem jusqu'au fort de Broechem, devint critique.

Le 6 octobre, l'ennemi prononce l'attaque générale de la position organisée sur la rive nord de la Nèthe. Malgré de nombreuses et éner-

giques contre-attaques menées à la baïonnette, l'ennemi se maintient sur la rive de la Nèthe. Le fort de Broechem est anéanti. La brèche ouverte dans les lignes atteignait ainsi vingt kilomètres. La majeure partie de nos troupes comptait six jours et six nuits de veille et de combat.

A 8 heures du soir, le commandement décida de faire passer l'armée de campagne sur la rive gauche de l'Escaut.

La 2^{me} D. A., le corps de forteresse et la brigade de marins britanniques continueraient à défendre la place avec acharnement.

Le 7, l'artillerie allemande bombardarda les forts de l'enceinte et, le 8, à minuit, commença le bombardement de la ville d'Anvers.

La fin était proche et la place entraînait en agonie et serait réduite sans que les actions d'infanterie puissent retarder la marche de l'assiégeant. Ordre fut donné à la 2^{me} D. A. et aux marins de rejoindre l'armée en route vers les Flandres.

Le 10, le bombardement de la ville cessa; 15.000 maisons étaient détruites. Vers le soir, des partis ennemis pénétrèrent dans la ville. Le gouvernement militaire capitula.

L'ennemi croyait y trouver notre armée qui lui avait, depuis le début de la campagne, infligé déjà tant de pertes. Mais celle-ci, se raidissant contre la fatigue, marchait toujours, les yeux fixés sur son Roi, vers les plaines de l'Yser, où s'achèverait plus tard, dans une apothéose de gloire, son héroïque sacrifice.

IX.

Pendant ces événements, Bruxelles vivait toujours dans une fièvre haletante.

Le gouverneur von der Goltz avait fait placarder une ordonnance défendant expressément de donner suite à l'appel sous les armes de la classe de 1914, décrété par le gouvernement belge. Tous ceux qui seraient arrêtés, munis d'un ordre de rejoindre ou d'une médaille, seraient considérés comme prisonniers de guerre.

On veillait donc de plus en plus sévèrement aux fuites des jeunes gens tentant de rejoindre l'armée.

Quand Gabrielle eut connaissance de ce nouveau décret, son cœur se serra à la pensée de son fiancé, caché chez elle.

— Nous y réussirons malgré tout ! murmura-t-elle.

Elle vit des jeunes gens valides et bien portants, lisant l'affiche et la commentant. Elle savait que d'autres s'embusquaient dans tou-

tes sortes d'œuvres de charité pour donner à leur attitude une teinte de patriotisme. Mais pour elle, tout cela n'était pas sincère; elle ne connaissait pour eux qu'une seule manière de servir la Patrie : courir aux armées....

La nouvelle de la chute d'Anvers n'était pas encore parvenue à Bruxelles. On prétendait que des milliers de Boches trouvaient la mort dans la Nèthe, que leurs munitions étaient mauvaises, que leurs obus ne parvenaient même pas à décrocher une pierre dans les rues des faubourgs de la métropole, quand tout à coup la nouvelle de la reddition de la place tomba parmi la population comme une bombe.

Immédiatement, l'occupant avait fait afficher le communiqué à différents endroits de la capitale, et Gabrielle en fut informée par celle de la Bourse. Elle blêmit.... Autour d'elle, tout le monde était ému.

— Ce n'est pas vrai, ce sont des mensonges ! s'écria une femme, et elle tomba sur le sol, en proie à une violente crise de nerfs.



On dut la transporter dans un café.

— Non, ce ne peut être vrai !

— C'est le mensonge habituel, pour nous faire enrager un peu !...

Tels furent les propos que l'on entendit. D'autres, cependant, se taisaient et dans leur regard on pouvait lire clairement la crainte

que la nouvelle, cette fois du moins, ne fût que trop vraie. Ils pensaient à Liège et Namur...

Quant à Gabrielle, elle ne douta pas un instant que la chose fut exacte. Pour elle, Anvers était la répétition de Maubeuge.

La population était consternée; toute la ville paraissait endeuillée. On se regardait tristement.

Anvers tombé ! Anvers, dans lequel on avait mis tout son espoir ; Anvers, la formidable place fortifiée, la dernière retraite de notre armée ! On avait tant espéré que la ville aurait pu tenir, tenir encore, tenir toujours, jusqu'à ce que les armées victorieuses de la France seraient venues pour la dégager !

Pendant son retour à la maison, Gabrielle pensait aux difficultés plus innombrables encore, venant s'adjoindre de ce fait à la fuite qu'elle avait projetée.

Dès qu'elle rentra chez elle, son fiancé vit qu'elle était porteuse d'une mauvaise nouvelle.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Anvers est tombé !

— Impossible !

— C'est ainsi, n'en doute pas....

— De qui le sais-tu ? Par les Boches ?

— Oui.

— Mais ils mentent, ils mentent toujours ! Et tu crois cela ? C'est quand même impossible qu'Anvers ait été pris si vite que cela ! Ils impriment cela ; ce n'est pas bien difficile.

— Et Maubeuge ? Et puis, il faut voir leur attitude.... Les Allemands rient et chantent, leurs officiers nous regardent ironiquement. Leur dédain nous enseigne la haine, la grande haine dévoratrice et sublime. Ils se rient de nos malheurs, mais gare à eux ! Notre fuite est plus difficile, soit ; mais nous passerons quand même ! Nous la rejoindrons, notre armée !

— Notre armée ? Mais, Gabrielle....

Le jeune homme hésita à achever sa pensée.

— Comment, tu n'oses plus ? interrompit Gabrielle, interprétant mal le sens de son hésitation, tu as peur ? Dis-le, dis-le donc ! S'il en est ainsi, je partirai seule !

— Je te suis partout, mais est-ce encore nécessaire ? Si Anvers est pris....

— Que veux-tu dire ?

— ... toute notre armée est prisonnière !

— Ne dis pas cela ! Oh, non, ce n'est pas possible, ce serait trop affreux !

— Et cependant, si la place a été encerclée, toute issue coupée...

— L'armée s'y est peut-être taillée une brèche, ou peut-être a-t-elle pu se retirer avant... Non, nos troupes ne peuvent être prisonnières de l'ennemi. Cela équivaldrait au triomphe de l'injustice. Dieu ne le permettrait pas !

Gabrielle revit en pensée les longues colonnes de la garnison de Maubeuge, le désespoir de ces hommes valides encore et vaincus, jetant leurs armes aux pieds de l'ennemi, d'un geste de désespoir navrant, des larmes de rage impuissante leur mouillant les yeux.

La même scène se serait-elle reproduite une nouvelle fois ? La poignée de nos braves aurait-elle été en butte aux mêmes humiliations ? Elle ne put le croire, malgré toutes les apparences.

Dévorée d'inquiétude, elle ressortit dans l'espoir de recueillir en rue le démenti dont son âme était assoiffée. Mais la foule était aussi ignorante qu'elle et personne ne put l'édifier sur la question qui l'occupait tout entière. Elle chercha à mettre la main sur un journal non censuré et, après de nombreuses démarches infructueuses, son obstination fut enfin récompensée : aux environs de la Bourse, elle parvint à acquérir un de ces journaux tant désirés. Ne se donnant pas le temps de rentrer chez elle, elle se faufila dans un café, et là, à une table isolée, elle déplia la précieuse feuille avec une hâte fébrile.

Dès qu'elle eut parcouru quelques lignes, une douce émotion lui emplit le cœur. Elle relut une deuxième fois le passage consolateur, craignant s'être trompée, mais non, ... c'était bien vrai.... « Tous les forts tiennent. Les Allemands subissent des pertes énormes.... »

Prise de nouveau d'une inquiétude, elle jeta un coup d'œil sur la date.... Ah, quelle déception, ... le 8 octobre !... Vieux de deux jours !

Cependant, si le 8 octobre les forts résistaient encore, comment se fit-il qu'à un jour d'intervalle la place ait capitulé ?

— Le mensonge habituel des journaux, pensa-t-elle. A Liège aussi, tous les forts tenaient, à les en croire, alors que la ville était prise depuis longtemps. N'apprendrons-nous donc jamais rien ?

Pendant qu'elle se livrait à ces amères réflexions, son regard fut attiré par un avis, annonçant le bombardement et engageant la population à quitter la ville et à se retirer vers le Nord, vers la Hollande ou la frontière hollandaise.

— C'est bien là, dénué d'artifice, la préparation au coup de grâce, se dit Gabrielle. Plus de doute possible, les Allemands étaient maîtres de la place.

Mais l'armée?

De nouveau, Gabrielle ne put résister au besoin de tâcher de se renseigner davantage. Elle se remit à déambuler par les rues, comme une âme en peine.

Finalement, surmontant son dégoût pour les journaux allemands, elle s'en acheta un. Elle lut rapidement les nouvelles qui concernaient Anvers. A les relire plus attentivement, elle se sentit une nouvelle fois envahir d'un bien-être, d'une joie, agissant comme un baume salubre après les émotions qu'elle venait de connaître.

Les dépêches successives insérées dans le journal parlaient bien de nombreux prisonniers, mais cela ne devait servir qu'à dorer la pilule, car de l'armée belge pas un mot! Un silence absolu et d'autant plus éloquent était observé à son égard et les soins apportés à conserver jalousement ce silence sur un point si capital pour l'ennemi victorieux en disait plus qu'aucun communiqué savamment combiné aurait pu dire : c'était l'aveu, l'aveu tacide que l'armée lui avait glissé entre les mains.

Folle de joie, Gabrielle rentra précipitamment chez elle.

— Sauvée! cria-t-elle dès qu'elle eut franchi le seuil de porte et s'affaissant sur une chaise près de son fiancé.

— As-tu été poursuivie? Comme tu es imprudente, lui dit celui-ci.

Sa voix n'acheva point le tendre reproche qui se lisait dans ses yeux.

— Mais non, ce n'est pas de moi qu'il s'agit.... Notre armée,... elle s'est échappée vers l'Ouest.... Tiens, lis, ce journal boche te le dira! Il n'y a donc guère à en douter!

A son tour, il s'empara du journal et dévora avec avidité les communiqués allemands; il comprit aussitôt que Gabrielle avait raison.

— Quelle chance! reprit-il. Ah, si les Boches l'avait tenue, ils ne seraient pas si modérés dans leurs communiqués!

— Il nous reste donc la possibilité de rejoindre nos troupes! Mais comment? Voilà ce qu'il faudrait savoir. Et cependant, nous réussirons, je m'en fais forte.

Bientôt l'heureuse nouvelle se confirma. On apprit que 30.000

hommes durent se faire interner en Hollande, mais les Boches avaient conquis une ville déserte, abandonnée par la population et vide de troupes !

On se demandait avec inquiétude où avait passé notre armée. La nouvelle se répandit que des combats se livraient près de Gand. Cela fit renaître un nouvel espoir. Des troupes françaises, disait-on, se battaient fermes, mais on ne dit pas qu'il s'agissait là d'une poignée de fusiliers-marins, courageux à l'extrême, mais impuissants à s'opposer à la vague grise qui les entourait de toutes parts.

La nouvelle de la prise de Gand produit l'effet d'une douche froide sur la foule ameutée. Les bruits les plus étranges continuaient à se répandre. Des textes dactylographiés furent distribués, disant que des combats se livraient dans les rues de Lille et de Tourcoing et qu'une lutte désespérée s'était engagée entre les troupes françaises et allemandes aux environs de Fumay, Givet et Hastière; ce qui semblait indiquer une retraite de l'ennemi. L'avant-garde allemand est arrivée à Charleroi et l'État Major français a été établi à Valenciennes. On assura encore que le communiqué suivant était affiché à Namur, Dinant, Liège et Verviers : « L'armée allemande victorieuse rentre en Allemagne pour y hiverner. La population est invitée à s'abstenir de toute manifestation ». A Beersel, on afficha le texte que voici : « Le choléra régnant à Paris, les troupes allemandes rentrent dans leur pays. A la moindre manifestation d'hostilité des habitants, la commune sera détruite par le feu ».

— Encore des canards ! dit Gabrielle, lorsque, rentrée chez elle, las de toutes ses démarches, elle commentait ces bruits avec son fiancé. Il ne faut rien en croire et attendre patiemment. Nous finirons bien par savoir où nos troupes se sont retirées.

Des milliers de gens se le demandaient comme nos deux amis.

Le 18 octobre, on vendit à Bruxelles deux numéros du *Times*, le premier pour 200 francs et l'autre pour 270 ! Mais tous deux dataient du 14 !

Après des semaines d'incertitude, on obtint finalement les renseignements tant attendus. L'armée belge résistait toujours aux hordes barbares, acculée, il est vrai, dans un petit coin du pays, mais défendant toujours et vaillamment la Patrie envahie, là-bas, dans la fange de l'Yser, dans le coin le plus reculé de la Belgique.

Le fiancé de l'héroïque jeune fille était au désespoir, croyant qu'il serait obligé de rester là à tout jamais, caché dans cette chambre, jusqu'à la fin des hostilités.

— Mais ne crains rien, lui dit-elle; tu iras rejoindre tes compagnons.

— Jamais nous y parviendrons !

— Je te dis que nous réussirons. Nous ne devons que chercher la route....

— Comment veux-tu? L'armée allemande nous sépare pour toujours de nos soldats....

— Nous trouverons le moyen et la route à suivre et, s'il le faut, à travers les lignes allemandes même! Prends courage, bientôt tu seras en état d'entreprendre le voyage !

X.

Décembre était venu. A la soirée tombante d'une de ces courtes journées, quelques personnes se trouvaient réunies, échangeant à voix basse des propos qui semblaient occuper toute leur attention, dans une petite salle d'auberge de campagne, à Bouchaute.

Un bruit sourd se perdait dans le lointain. C'était la voix du canon à l'Yser. Parfois la voix éclatait tonnante, faisant vibrer les vitres et trembler les murs jusque dans ces campagnes reculées, toutes proches de la frontière, mais généralement le bruit se perdait à l'horizon comme un orage lointain. Un calme relatif régnait au front. L'hiver avait interrompu les hostilités. Allemands et Belges attendaient, séparés seulement par une petite rivière dont le nom s'était subitement répandu dans le monde entier. Le miracle s'était accompli. Une armée minuscule, presque une poignée d'hommes, fatiguée, éreintée, manquant de tout, avait barré la route de la France aux forces formidables de l'empereur d'Allemagne, le Seigneur de la guerre, jusqu'à ce que, brisée par l'effort, elle appela à son secours l'eau de la mer qui, docile aux injonctions de ces braves, changea le sort de l'Europe, là-bas, entre Nieuport et Dixmude.

Un jeune homme et une jeune fille se levèrent et sortirent ensemble, afin de respirer un peu d'air frais, car la fumée de tabac et l'odeur de la bière emplissaient l'étroite salle. A pleins poumons ils respirèrent l'air pur du soir.

— Nous voilà tout près de la frontière, dit Gabrielle, car s'était elle et son fiancé. Finalement, ajouta-t-elle avec un soupir.

Il lui avait fallu patienter longtemps, car la blessure de son fiancé ne se guérit que lentement et il ne pouvait être question de

partir avant qu'il eut regagné suffisamment de forces pour pouvoir endurer les fatigues d'un voyage dont ni les détails ni la durée n'étaient à prévoir.



Les nouvelles de l'Yser arrivaient à Bruxelles, malgré toute la surveillance de l'occupant. Gabrielle les connut toujours avant la généralité des gens, car pour pouvoir à son existence et à celle de son fiancé, elle avait dû vendre des journaux durant quelques semaines. Pas de journaux boches ou belges censurés qui commençaient déjà à paraître; c'étaient tous des journaux nouveaux, car toute la presse bruxelloise avait décidé de ne plus paraître tant que l'ennemi serait dans la ville.

Gabrielle fit la connaissance d'une personne qui recevait via la Hollande des journaux dont la vente était strictement défendue, tels que le *Telegraaf* d'Amsterdam et d'autres journaux, français ou anglais. Elle s'affilia à l'organisme étendu qui, malgré les fortes peines décrétées par l'occupant, répandait ces journaux si ardemment désirés jusqu'au fin fond de la Wallonie et du nord de la France.

Cela lui fut une satisfaction inconcevable de pouvoir faire quelque chose de nuisible à l'ennemi.

C'est par cette voie et ces relations qu'elle fut renseignée de première source sur les combats de l'Yser. C'est également par cette voie qu'elle découvrit la route à suivre pour regagner l'armée, par la Hollande, l'Angleterre et la France. Un de ces « passeurs » de journaux lui donna tous les détails qu'elle désirait obtenir à ce sujet, lui enjoignant de se rendre de Gand à Bouchaute, où elle trouverait un guide dans une des auberges; ce dernier se chargeait de conduire en Hollande tous ceux qui désiraient quitter le pays. A la nuit noire, à travers champs, il les guida jusqu'à la frontière du territoire hollandais, et là, dans l'auberge du bourgmestre de Philippine, ami sincère des Belges, on pouvait attendre le jour en toute sécurité.

Le grand jour tant de fois désiré était donc arrivé. Gabrielle ne prit congé que de sa sœur et de sa logeuse, afin de ne pas éveiller l'attention inutile de gens dont une simple indiscretion pouvait avoir les plus grosses conséquences, car Bruxelles était déjà infesté par les agents boches, qui réussirent même à s'assurer la collaboration de Belges.

A cette époque, cependant, il ne se rattachait pas encore tant de danger à cet exode clandestin dont tant de bons patriotes coururent les risques, même plus tard, lorsque les Boches eurent érigé une barrière infernale et diabolique, afin de retenir plus sûrement leurs victimes sous leur domination.

Gabrielle et son ami étaient donc arrivés jusqu'au point de leur voyage, où nous venons de les reconnaître sans avoir rencontré autrement d'obstacles et la jeune fille, voyant enfin son rêve s'accomplir, murmura non sans raison le mot d'enfin ! Depuis août, ses efforts quotidiens visaient le même but : sauver son fiancé des griffes de la maladie d'abord, et de celles de l'ennemi ensuite et le ramener sain et sauf à l'armée.

Son vœu allait se réaliser et il ne leur restait plus qu'à faire un trajet relativement court, bien que ce ne fut pas la période la moins critique de leur louable tentative.

Le lecteur nous pardonnera cette petite digression nécessaire à la clarté de notre histoire que nous allons poursuivre au point où nous l'avons interrompue.

— Nous voilà donc enfin près de la frontière, dit Gabrielle. Comme je suis heureuse de nous savoir enfin presque au terme de notre voyage.

— Nous n'y sommes pas encore, répondit son fiancé, et quand bien même nous serions déjà en Hollande, il nous reste encore du pays à voir avant d'être près des nôtres !

— Oh, une fois de l'autre côté de la frontière, nous brûlerons les étapes.

— Pourvu que nous y parviendrons....

— Allons, voyons, il ne faut jamais désespérer; nous devons passer et nous passerons....

— Ecoute, encore le canon qui tonne; l'entends-tu?

— Oui, ce sont nos frères qui harcèlent l'ennemi et dont la résistance est d'autant plus opiniâtre parce qu'imprévue pour eux. Ah, si les Boches avaient sù cela avant de violer notre neutralité, ils y auraient bien réfléchi deux fois!

— Et dire que nous sommes si près d'eux et qu'il va falloir passer par trois pays pour revenir finalement à quelques vingtaines de kilomètres d'ici!

— Oui, mon ami, le devoir n'est pas toujours bien facile et d'ailleurs, il y n'aurait alors que peu ou pas de mérite à l'accomplir. Mais tu te rappelles notre convention: nous servirons ensemble notre Patrie, toi en soldat, moi en infirmière. Et ce n'est qu'après avoir accompli tout notre devoir, que nous nous marierons. Alors Dieu nous bénira.

— Je crains toujours qu'à la dernière minute nous pourrions échouer, être surpris par une sentinelle grise ou quelque autre chose imprévue....

— Il ne faut pas toujours broyer du noir! Il faut avoir constamment le but à atteindre devant les yeux, le fixer pour ainsi dire sans interruption. Cela vous donne l'énergie nécessaire et facilite la chose.

— C'est vrai, Gabrielle, et je t'admire; j'admire ton énergie, ton vouloir persuasif.

Gabrielle lui prit le bras et se tournant vers la Belgique, qui s'étendait à perte de vue dans l'obscurité, elle lui dit :

— Regarde, vois ce pauvre pays meurtri; regarde ces lumières qui, seules, attestent çà et là de la vie de quelques habitants attachés à leur chaumière, à leur ferme, à leurs petits biens, fruit de leur âpre labeur. Qui sait combien d'entre eux ont leur mari, leurs frères ou leurs fils au front et attendent patiemment, mais ardemment, leur retour! Ils ont la foi, eux; ils savent que notre cause est juste. Ils ne discutent point, ils ne pèsent point le pour et le contre, ils ne perdent pas leur temps à des considérations futiles, inutiles; ils travaillent maintenant comme ils travaillèrent avant la tourmente. Cela

prouve qu'ils sont certains qu'ils redeviendront libres, que nos hommes et nos alliés affranchiront la Belgique de la domination du barbare qui l'occupe, car sinon leur travail serait inutile. Les Allemands prendraient tout, comme ils font partout depuis qu'ils sont chez nous. Et néanmoins ils continuent, ils recommencent, ces braves laboureurs. Pauvre pays, l'obscurité couvre tes plaies, tes souffrances, tes sacrifices !

Rappelle-toi, ami, ce qu'ont souffert Charleroi et Farciennes et la longue liste des atrocités dont furent le théâtre toutes les localités environnantes; rappelle-toi aussi Malines, Sempst, Eppeghem, Hofstade, Elewyt, toutes ces ruines, tous ces gens dénués de tout du jour au lendemain, fouillant les décombres de ce qui fut leur demeure, dans l'espoir d'y retrouver quelque chose, de sauver un objet, et ne trouvant rien, rien. Le néant, la destruction, les ruines, le feu ! Voilà ce que l'ennemi a fait de la Belgique, voilà le tableau navrant de notre chère Patrie et voilà ce qui doit être puni, puni sévèrement, puni jusqu'à satiété, afin que l'humanité tout entière sache que toujours la justice et le droit priment, partout et toujours. Seul sur ces bases la société est viable, la paix possible !

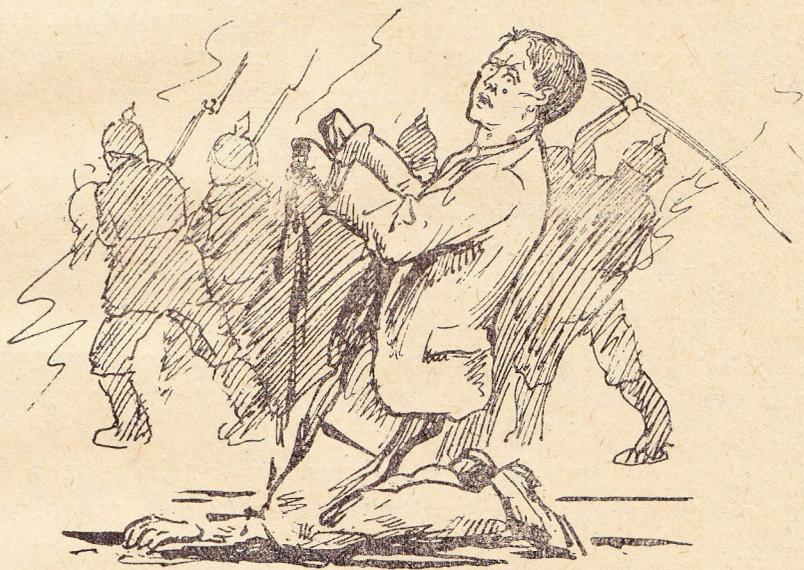
Ah, non, quand on a vu ce que j'ai vu, un compromis est exclu à tout jamais. Il nous faut réparation complète, et cette réparation nous ne pouvons l'obtenir qu'en tenant jusqu'au bout et avec l'aide de chacun de nous qui peut porter les armes ou combattre l'ennemi de quelque façon que ce soit.

Au cours des différends voyages que je fis à Malines, après la chute d'Anvers, je n'ai qu'entendu, là comme ailleurs, des histoires d'atrocités monstrueuses, indescriptibles !

Le curé de Pont-Brûlé gravit un deuxième Golgotha ! Il fut fait prisonnier avec 28 civils et enfermé dans une salle. Durant de longues heures il dut se tenir debout, les bras levés, et quand il s'écroura de fatigues les brutes le forcèrent à coups de crosse et de baïonnette à se relever et reprendre la même position. Ils obligèrent les civils à lui cracher au visage. Les soldats déchirèrent son brévière et le lui lancèrent à la tête. On le battit, on le frappa. On le martyrisa jusqu'à ce qu'il s'évanouit. Alors les brutes cherchèrent un sceau rempli d'eau et le lui déversèrent sur le corps. Après quelques instants, le prêtre donna de nouveau signe de vie; les brutes alors lui brûlèrent la cervelle.

Dans une auberge des environs de Eppeghem, appelée « 't Rubenspenseeel », quelques civils s'étaient cachés dans la cave. Les sol-

dats boches les obligèrent à sortir de leur refuge et abattirent quatre hommes, obligeant les femmes à assister au massacre. A Elewyt, deux jeunes gens durent creuser une fosse : ce fut la leur ! Lorsque le trou fut assez profond, on les fusilla sur le bord même du tombeau, en présence du père de l'un d'eux ! Onze habitants du village furent ainsi assassinés. A Hofstade, on emprisonna un jeune homme au moment où il aida une vieille femme à descendre dans une cave, afin de la soustraire aux balles qui sifflaient au-dessus de leur tête. Les autres villageois cachés dans la cave perçurent tout à coup un cri strident, suivi de gémissements lamentables : les assassins venaient de lui sectionner littéralement les deux poignets et de la transpercer de part en part de coups de baïonnette !



Un autre civil fut lancé dans les flammes de son habitation en feu.

Partout où l'on va, dans toutes les campagnes, les mêmes monstruosités se répètent, atroces, infernales.

La conduite des barbares est si inhumaine que, même à Bruxelles, quantité de gens pensent que ces histoires sont exagérées. Mais moi, je les ai vus à l'œuvre, je sais que c'est véridique, absolument véridique, hélas ! Et c'est cela qui m'aiguillonne, qui me pousse, me conduit malgré moi presque, à les combattre de toute la force de mon âme.

En entendant ces mâles paroles, la taille de son fiancé se redressa ; il oublia son ancienne blessure, à peine cicatrisée, et pressa

les doigts de sa promesse, pour lui faire sentir que son cœur battait à l'unisson du sien et qu'il était comme elle, prêt à tout, car il ne doutait pas à l'entendre s'exprimer ainsi, à voir son adorable visage transfiguré qu'elle irait jusqu'au bout, qu'elle était prête à tout donner, à tout sacrifier pour sa Patrie.

— A quoi penses-tu ? lui demanda-t-elle.

— A tout ce que tu viens de me dire et au plaisir que j'aurai de pouvoir reprendre bientôt ma place parmi les rangs de nos troupes.

— Oui, c'est bien, car ainsi nos efforts compenseront ceux de ces Belges qui se mettent avec l'ennemi. J'ai encore rencontré Flore ; elle s'amuse avec ces hommes dont les mains sont encore empreintes du sang de nos martyrs ; elle rit de leurs sales propos, fraternise avec nos bourreaux, car ce sont précisément ceux-là qui ont commis le plus de crimes qui s'attirent ces filles perdues qui s'abaissent aux plus viles choses pour un peu de butin et quelques orgies. Les autres soldats, d'une meilleure nature, n'en veulent même pas !

— Quels lâches que ces êtres méprisables !

— Oui, c'est une honte, mais leur fête sera de courte durée.

— Ecoute... encore le canon. C'est là que nous serions bien !

— Viens, rentrons à l'auberge ; les gens pourraient croire que nous nous séparons d'eux.

Gabrielle et son fiancé revinrent prendre place auprès de ce groupe de pèlerins qui tous, pour une raison péremptoire quelconque, s'exposaient au danger d'un long voyage.

Il y avait plusieurs femmes désireuses de rejoindre leur mari ; d'autres ayant un fils au front qu'elles espéraient pouvoir aller embrasser.

L'une d'entre elles serrait contre sa poitrine un gentil gosse de quatre ans.

— Son papa sera si heureux de le revoir, répéta-t-elle à tous moments ; c'est son petit chérubin.

Une autre femme venait de Mouscron, près de la frontière française.

— Mon mari est malade, raconta-t-elle, et proprement je ne pourrais pas m'éloigner de lui, car il a besoin de soins constants. Jour et nuit il pense à notre fils qui est au front. Il s'obstine à croire qu'il est blessé....

— Va donc le voir, mère, me disait-il à chaque instant.

J'ai eu beau lui répéter que le voyage serait long et qu'il était malade lui-même, rien n'y fit.

A. DU JARDIN

GABRIELLE PETIT

L'HEROINE NATIONALE



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS